BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lecafoulecossa00volt

LE CAFÉ, OU L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Par M. HUME, Prêtre écossais.

Traduite en français, par M. DE VOLTAIRE.

Avec des additions & des corrections, & telle qu'on doit la donner au théatre de la Comédie françaiſe, à Paris, & ſur les principaux théatres de Province.

A PARIS;

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Permiſſion;

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

ACTEURS.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartements.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le Lord MONROSE, Ecoſſais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, Suivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros Négociant de Londres.

FRÉLON, Ecrivain de feuilles.

Lady ALTON, *on prononce* Lédy.

Pluſieurs Anglais qui viennent au Café.

Domeſtiques.

Un Meſſager d'Etat.

La ſcene eſt à Londres.

PQ
2077
.C2
1780
Coll. spéc.

LE CAFÉ, OU L'ÉCOSSAISE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La scene représente un café & des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied, des appartements dans le café.)

FRELON, FABRICE.

FRELON (*dans un coin, auprès d'une table, sur laquelle il y a une écritoire & du café, lisant la gazette.*)

Que de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un Bas-Officier, parce qu'il a fait son devoir : le beau mérite ! Une pension à l'Inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des Ouvriers ! une à un Pilote ! des places à des Gens de Lettres ; & à moi, rien ! Encore, encore ; & à moi, rien ! (*Il jette la gazette, & se promene.*) Cependant je rends service à

l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier.... & à moi, rien! Je voudrois me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque choſe à dire du mal; ſi je peux parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(*au Maître du Café, qui entre.*)

Bon jour, Monſieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: j'enrage.

FABRICE.

Monſieur Frélon, Monſieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment là que vous faites naître. Écoutez: j'ai quelque amitié pour vous; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon?

FRELON.

C'eſt que j'ai du mérite, Monſieur Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être; mais il n'y a encore que vous qui me l'ayiez dit. On prétend que vous êtes un ignorant, cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je ſuis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon; j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles ſoient jolies; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encore voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune perſonne là n'eſt guere faite pour vous; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connoît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh non! elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs ſa vertu!..

FRELON.

Ah, ah, ah, ah, ſa vertu....

FABRICE.

Oui. Qu'avez-vous à rire? Eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domeſtique en livrée qui porte une malle: c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le Lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville: ô ciel! daignez m'y protéger.... Infortuné que je ſuis!.... On m'a dit que je ſerois mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie: un appartement aſſez propre, table d'hôte, ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le Café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne très-belle & très-vertueuſe.

FRELON.

Eh oui, très-vertueuſe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puiſſe être en ſolitude.... Que de peine !.... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres ?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait : c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il eſt très-utile aux étrangers.

MONROSE, (*en ſe promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(*Il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'eſt un grand Seigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Milord, permettez que je vous préſente mes hommages & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Milord : c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis : quel eſt votre emploi dans la maiſon ?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur : je paſſe ma vie au Café ; j'y compoſe des brochures, des feuilles : je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque

ennemi dont on doive dire du mal, quelque Auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connoiſſance agréable ou utile, je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la Ville?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON *ſe remettant à ſa table. Pluſieurs perſonnes paroiſſent dans l'intérieur du Café.* MONROSE *avance ſur le bord du théatre.*

MONROSE.

Mes infortunes ſont-elles aſſez longues, aſſez affreuſes? Errant, proſcrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecoſſe ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entiere : une fille me reſte, errante comme moi, miſérable, & peut-être deshonorée, & je mourrai donc ſans être vengé de cette barbare famille de *Murrai*, qui m'a perſécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin, je n'exiſte plus; j'ai perdu juſqu'à mon nom, par l'Arrêt qui me condamne en Ecoſſe; je ne ſuis qu'une ombre qui vient errer autour de ſon tombeau.

M. FABRICE, (*arrivant avec une ſerviette.*)

Meſſieurs, on a ſervi, ſur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monroſe.*) Monſieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

Le Lord MONROSE.

Non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre.

SCENE IV.

FABRICE, Mlle. POLLY, FRELON.

FABRICE.

MADEMOISELLE Polly, Mademoiſelle Polly!

POLLY.

Eh bien? qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'oſe; car ma Maîtreſſe ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie : quand ma Maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrétement ce qu'il vous faudra. (*Il ſort.*)

FRELON, (*ſe levant de ſa table.*)

Je vous ſuis, M. Fabrice. Ma chere Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre Maîtreſſe? Vous rebutez toutes mes prieres.

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte!

FRELON.

Et de quelle ſorte eſt-elle donc?

POLLY.

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire, que ſi je vous en contois, vous m'aimeriez !

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons : c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipere ? ma maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt quelle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie : elle mange peu, c'eſt par régime ; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fiere : nous connoiſſons ſa conduite ; nous ſavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes avantures.

POLLY.

Quoi donc ! que connoiſſez vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon ; mon cher M. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné ; il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut....

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ; cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable : nous ſommes très à notre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles ſont très à leur aiſe : de-là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien ; c'eſt-à-dire, qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah, je viendrai à bout de ces avanturieres, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur inſolence. Mépriſer M. Frélon !

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LINDANE (*ſortant de ſa chambre, dans un déshabiller des plus ſimples.*) POLLY.

LINDANE.

AH ! ma pauvre Polly, tu étois avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'eſt un eſprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches ſont également méchantes ; qu'il cherche à s'inſinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je ſerois ſortie de cette maiſon qu'il fréquente, ſans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il vouloit abſolument vous voir ! & je le rembarrois.

LINDANE.

Il veut me voir ; & Milord Murrai n'eſt point venu ! il n'eſt point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! ſouviens-toi ſur-tout de lui cacher toujours ma miſere, & à lui, & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris : je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chere maîtreſſe, on s'en apperçoit aſſez en me voyant : pour vous, ce n'eſt pas de même ; la grandeur d'ame vous ſoutient : il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune ; vous n'en êtes que plus belle : mais moi, je maigris à vue d'œil ; depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnois plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage, ni l'eſpérance : je ſupporte ma pauvreté ; mais la tienne me déchire le cœur. Ma chere Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent ; tu m'as aidée. Il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Oui, Madame, j'aimerois mieux mourir auprès de vous, dans l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Milord Murrai n'eſt point venu ! lui, que je devrois haïr ; lui, le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte. S'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connoissance ?

LINDANE.

Eh, comment pourroit-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien, personne ne m'écrit, je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau ; mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chere Polly, tu le sais, je suis une infortunée dont le pere fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite ; il ne me reste que mon courage. Je t'ai ouvert mon cœur ; mais songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerois-je ? Je ne sors jamais d'auprès de vous ; & puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il est indifférent, Polly ; mais il est curieux ; mais il aime à déchirer les blessures des infortunés : & si les hommes sont compatissants avec les femmes, ils en abusent ; ils veulent se faire un droit de notre misere ; & je veux rendre cette misere respectable. Mais, hélas ! Milord Murrai ne viendra point !

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE (*avec une serviette*).

FABRICE.

PARDONNEZ, Madame, Mademoiselle ; je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler ; vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés ; je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénetrent le cœur: que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrois bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étois malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte..... entre nous, pardonnez.... il paroît que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me ſuis jamais plaint de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi deſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez: je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étois un homme de la Cour: ma chere Dame, un peu de ſociété, un peu de bonne chere: nous avons là-haut un vieux Gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paroît tout votre fait. Vous paroiſſez bien affligée; il paroît bien triſte auſſi: deux afflictions miſes enſemble, peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE (*en tirant Polly par la manche.*)

Va, ma pauvre Polly: il y a un bon dîner tout prêt

dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse. Mais qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon café, comme si c'étoit un homme? elle a l'air bien furibond. Allons voir ce que c'est.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, FABRICE.

Lady ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame! rentrez donc toute dans vous-même.

Lady ALTON.

Vous m'osez assurer que cette avanturiere est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente, sa suivante présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; & quant à celle que vous appellez une avanturiere, si vous connoissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

Lady ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh, quelle femme! quelle femme!

Lady ALTON (*allant à la porte de Lindane, & frappant rudement.*)

Qu'on m'ouvre!

SCENE II.

LINDANE, Lady ALTON.

LINDANE.

EH ! qui peut frapper ainſi ? & que vois-je ?

Lady ALTON.

Répondez-moi : Milord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? ſuis-je une criminelle ? êtes-vous mon Juge ?

Lady ALTON.

Je ſuis votre partie ! ſi Milord vient encore vous voir ; ſi vous flattez la paſſion de cet infidele, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiroient dans ma paſſion pour lui ; ſi j'en avois une.

Lady ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame ! puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

Lady ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre : tenez ; connoiſſez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà ſon portrait qu'il m'a donné.

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vu, malheureuſe !.. Madame...

Lady ALTON.

Eh bien !...

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

.....Je ne l'aime plus.

Lady ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe ; ſachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractere....

LINDANE.

Arrêtez, Madame; ſi vous continuez à en dire du mal, je l'aimerois peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait; viens m'aider à cacher la derniere de mes douleurs.

SCENE III.

Lady ALTON, FRELON.

Lady ALTON.

Quoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez : m'avez-vous ſervie? avez-vous employé vos correſpondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur : je ſais qu'elle eſt Ecoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

Lady ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

Lady ALTON.

Eh, en quoi m'as-tu donc ſervie?

FRELON.

Quand on découvre peu de choſe, on y ajoute quelque choſe; & quelque choſe avec quelque choſe, fait beaucoup. J'ai fait une hypotheſe.

Lady ALTON.

Comment, pédant! une hypotheſe!

FRELON.

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le Gouvernement.

Lady ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai : elle eſt très-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache, eſt une ennemie de l'Etat.

Lady ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrois que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierois pas, mais j'en jurerois.

Lady ALTON.

Et tu ſerois capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence ?

FRELON.

Je ſuis en relation avec des perſonnes de conſéquence. Je connois fort la maîtreſſe du valet-de-chambre d'un premier Commis du Miniſtre ; je pourrois même parler au laquais du Milord votre amant, & dire que le pere de cette fille, en qualité du mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée, je ſuppoſerois même que le pere eſt ici. Voyez-vous ? cela pourroit avoir des ſuites, & on mettroit votre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Lady ALTON.

Ah ! je reſpire : les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule. Je t'ai déjà récompenſé ; je te récompenſerai encore. Il faudra m'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici.

FRELON.

Madame, je vous conſeille de faire uſage de tout ce que vous ſaurez, & même de ce que vous ne ſaurez pas ; la vérité a beſoin de quelques ornemens : le menſonge peut être vilain, mais la fiction eſt belle : qu'eſt-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or, ce qu'on dit eſt toujours conforme à l'idée qu'on a

quand on parle ; ainſi, il n'y a point proprement de menſonge.

Lady ALTON.

Tu me parois ſubtil. Va, dis-moi ſeulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

Lady ALTON, FABRICE.

Lady ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent & le plus lâche coquin qui ſoit dans les trois royaumes : nos dogues mordent par inſtinct de courage, & lui par inſtinct de baſſeſſe ; il me feroit, je crois, haïr la vengeance ; je ſens que je prendrois contre lui le parti de ma rivale : elle a, dans ſon état humble, une fierté qui me plaît : elle eſt décente ; on la dit ſage ; mais elle m'enleve mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*A* Fabrice *qu'elle apperçoit agiſſant dans le café.*) Adieu, mon maître, faiſons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maiſon un griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

Lady ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

M. FRIPORT, (*vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*) FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, M. Friport : comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FRIPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*Au garçon du café.*) Eh ! du chocolat, les papiers publics.... On a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Fréron ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien qu'une araignée, dans le coin d'un mur, marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? Qui logez-vous à préſent ?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon ; les hommes ne ſont pas bons à grand'-choſe : frippons ou ſots, voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart, il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encore plus ſinguliere que lui : il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement : elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle ; pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la derniere miſere, & elle eſt fiere à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus de tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh! point ; ſa fierté eſt encore une vertu de plus : elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer ; ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer ; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours ; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte ; quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eue dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu ; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez : comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh ! Monſieur, elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avons un Milord qui venoit quelquefois chez elle, mais elle ne vouloit point lui parler, ſans que ma femme y fût préſente ; depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on ſe retire : je hais la cohue auſſi-bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir ; où eſt ſon appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe ; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pouſſe la porte & entre*).

SCENE VI.

LINDANE (*paroiſſant toute effrayée*), POLLY *la ſuit*, M. FRIPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas? Monſieur, vous me paroiſſez peu civil, & vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude & mon ſexe.

FRIPORT.

Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

(FRIPORT *s'aſſied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil ſur* Lindane *& ſur* Polly ; *il ôte ſon chapeau & le remet.*

POLLY.

Cet homme me paroît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſeyez-vous pas, quand je ſuis aſſis?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être ; c'eſt que je ſuis très-étonnée ; c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal Négociant, riche : informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connois perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder : je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi, ou sans moi.

POLLY.

Voilà un étrange original.

LINDANE.

O Ciel ! quelle visite je reçois ! Et Milord ne vient point : cet homme bizarre m'assassine ; je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(*Elle s'assied & travaille à son ouvrage. Un garçon apporte du chocolat* : Friport *en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises.*)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliments : on m'a dit de vous le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : ... vous êtes pauvre & vertueuse ; ... mais on ajoute que vous êtes fiere, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur ?

FRIPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, Monsieur, non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien, n'est jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela est encore plus mal que d'être fiere : je sais mieux que vous, que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du Médecin.

FRIPORT.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fiere aussi, vous ?

POLLY.

Oh, l'original! l'original!

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me ſuis fait une loi (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixieme de ce que je gagne; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes.... Oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée; point de remerciement, point de reconnoiſſance; gardez l'argent & le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE (*ſe levant & ſe détournant*).

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle généroſité! mais quel outrage!

FRIPORT (*continuant à lire les gazettes & à prendre ſon chocolat*).

L'impertinent Gazetier! le plat animal! Peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique? *Le Roi eſt venu en haute perſonne.* Eh, malotru! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE (*s'approchant de lui*).

Monſieur.....

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je reſſens juſqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter; recevez mon admiration, c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus ſinguliere que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'eſprit, de refuſer un ſecours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FRIPORT.

Eh! que veux-tu dire, toi? En quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut pas diſſimuler: nous ſommes dans la derniere miſere, & ſans la bonté attentive du maître du café, nous ſerions mortes de froid & de faim. Ma maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvoient lui rendre ſervice; vous l'avez ſu malgré elle; obligez-la malgré elle à ne pas ſe priver du néceſſaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chere Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chere maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que diroit Milord, s'il m'aimoit encore, s'il me croyoit capable d'une telle baſſeſſe? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterois d'un autre, d'un inconnu!

POLLY.

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuſer ; Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chere Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſait donner, & qui ne ſait pas vivre ; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſents, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FRIPORT (*toujours prenant ſon chocolat & liſant*).

Hem, que dit-elle là ?

POLLY.

Hélas, Monſieur ! elle dit des choſes qui me paroiſſent abſurdes ; elle parle de ſoupçons ; elle dit qu'une fille.....

FRIPORT.

Ah ! ah ! eſt-ce qu'elle eſt fille ?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

FRIPORT.

Tant mieux : elle dit donc qu'une fille ?....

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne ſait ce qu'elle dit : pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on diroit qu'il m'aime ; oui, ce méchant homme de Frélon le diroit ; je ſerois perdue.

POLLY (*allant vers* Friport.)

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? Je ne la connois pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens, dans quelques années, à vous aimer par hazard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure: comme vous vous aviſerez, je m'aviſerai; ſi vous vous en paſſez, je m'en paſſerai; ſi vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez; ſi vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais; ſi vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon temps ſe perd; j'ai des affaires; ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnoiſſance; mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice, M. Fabrice, à mon ſecours, venez.

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc, Madame?

LINDANE (*lui donnant la bourſe*).

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur a laiſſée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge: aſſurez-le de mon eſtime, & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE (*prenant la bourſe*).

Ah! M. Friport, je vous reconnois bien à cette bonne action; mais comptez que Mademoiſelle vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah! M. Fabrice! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à* M. Friport) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénetrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation ; mais elle eſt trop fiere. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fiere. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame ; le Ciel daignoit vous ſecourir : vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chere enfant ; Milord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours : il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale ; il l'aime encore, ſans doute. C'en eſt fait : j'étois trop coupable en l'aimant ; c'eſt une erreur qui doit finir. (*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paroît déſeſpérée, hélas ! elle a ſujet de l'être : ſon état eſt bien plus cruel que le mien.

LINDANE (*ayant plié ſa lettre.*)

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui.....

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui, mes dernieres volontés le toucheront. Va. (*Elle l'embraſſe.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à un cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maîtreſſe ! que vous me faites ver-

ſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire ? Quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui jamais rendre. (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplû.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplû ſans doute : mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon pere & ma famille ?

POLLY.

Quoi, Madame ! ce fut donc le pere de Milord qui ? ...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon pere, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans pere, ſans mere, ſans biens, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devois déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connoître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent... A l'aide ! M. Fabrice, à l'aide ! ma maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours ! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, M. le Gentilhomme de là-haut, tout le monde...

(*La femme & la ſervante de* Fabrice *&* Polly *emmenent* Lindane *dans ſa chambre.*)

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y a-t-il donc, notre Hôte ?

FABRICE.

C'étoit cette belle demoiſelle dont je vous ai parlé, qui s'évanouiſſoit; mais ce ne ſera rien.

MONROSE.

Je croyois que le feu étoit à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerois mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle eſt d'Ecoſſe !

FABRICE.

Oui, Monſieur, je ne le ſais que d'aujourdhui ; c'eſt notre faiſeur de feuilles qui me l'a dit, car il ſait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connois point ce nom-là. (*Il ſe promene.*) On ne prononce point le nom de ma patrie, que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance ! O ma femme ! ô mes chers enfants ! ma fille ! j'ai donc tout perdu ſans reſſource ! que de coups de poignard auroient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçoit pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie !

Fin du ſecond acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, ANDRÉ.

Lady ALTON.

OUI, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Voici André, le laquais de Milord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Lady ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Lady ALTON.

Comment! ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRÉ.

Oui; mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

Lady ALTON.

Eh bien! ne m'aimoit-il pas à la folie, quand il m'écrivoit?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame! il vous aimoit ſi tranquillement! mais ici, ce n'eſt pas de même: il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chere Lindane: cela eſt tout différent, vous dis-je.

Lady ALTON.

Le perfide! le méchant homme! n'importe: je vous dis que cette lettre eſt pour moi: n'eſt-elle pas ſans deſſus?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Lady ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées, n'étoient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui; mais elle eſt pour Lindane.

Lady ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, &, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame ! vous m'y faites penſer : vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous; je l'avois oublié : mais cependant comme elle n'étoit pas pour vous, ne me déceſez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Lady ALTON.

Laiſſez-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? Il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mlle. Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres : ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi !

(*Il ſort.*)

Lady ALTON (*ouvre la lettre, & lit.*)

Liſons : *Ma chere, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane*; (il ne m'en a jamais tant écrit) *il y a deux jours, il y a un ſiecle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds; mais c'eſt pour vous ſervir. Je ſais qui vous êtes & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent. Comptez ſur moi comme ſur l'amant le plus fidele, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.* (*après avoir lu.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter. Elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée : le pere de Murrai a commandé en Ecoſſe; ſes amis agiſſent; il court jour & nuit; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi; & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

Lady ALTON (*à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*)

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse, qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire, qu'il s'agit de son bonheur (*avec emportement*), & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh, Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

Lady ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE (*arrivant toute tremblante, soutenue par* Polly).

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

Lady ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien. Je suis riche, je suis grande dame, je vous offre un de mes châteaux sur les frontieres d'Ecosse, avec les lettres qui en dépendent; allez y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut, dans l'instant, que vous abandonniez Milord pour jamais, & qu'il ignore, toute sa vie, votre retraite.

LINDANE.

Hélas! Madame, c'est lui qui m'abandonne. Ne soyez point jalouse d'une infortunée, vous m'offrez, en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Lady ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encore moins de ma rivale.

(*Elle ſort.*)

Lady ALTON (*ſeule*).

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrêmité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin d'Ecrivain ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidele amant ! paſſion funeſte ! je ſuffoque.

SCENE III.

M. FRIPORT, le Lord MONROSE *paroiſſent dans le café avec la femme de* Fabrice, la ſervante, les garçons du café, *qui mettent tout en ordre* ; FABRICE, Lady ALTON.

Lady ALTON (*à Fabrice*).

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici ſouvent, c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions....

Lady ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(*Elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente !

FRIPORT.

Oui : à propos, vous m'y faites ſonger ; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave Gentilhomme ne l'ait pas vue, il en auroit été touché.

MONROSE (*à part*).

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête. Malheureux que je ſuis !

FRIPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois.... c'eſt dommage qu'elle ſoit fiere.

MONROSE (*à Friport*).

Notre Hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle, d'une maniere admirable.

FRIPORT.

Moi ? Non..... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étois riche, & ſi elle le méritoit.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*Il prend les Gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige eſt mort.

MONROSE (*s'avançant*).

Falbrige mort ! le ſeul ami qui me reſtoit ſur la terre ! le ſeul dont j'attendois quelqu'appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FRIPORT.

Il étoit votre ami ? J'en ſuis fâché. *D'Edimbourg le 14 Avril.... On cherche par-tout le Lord Monroſe, condamné, depuis onze ans, à perdre la tête.*

MONROSE.

Juſte Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? Milord Monroſe condamné à.....

FRIPORT.

Oui, parbleu, le Lord Monroſe..... liſez vous-même ; je ne me trompe pas.

MONROSE (*lit*).

(*froidement.*)

Oui, cela eſt vrai..... (*à part.*) Il faut ſortir d'ici, la maiſon eſt trop publique.... Je ne crois pas que la terre & l'enfer, conjurés enſemble, aient jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme..... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela: qu'importe que le Lord Monroſe ſoit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le Gazetier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiſelle Lindane n'étoit pas ſi fiere, j'irois ſavoir comme elle ſe porte; elle eſt fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédents, un Meſſager d'État.

LE MESSAGER.

Vous vous appellez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café & des appartements?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément; & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du Gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE (*à part*).

Une jeune Ecossaise qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! hélas!

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernment: fi, que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, M. le Messager d'Etat.

FABRICE.

Ouais! mais si c'étoit une avanturiere, comme le disoit notre ami Frélon; cela va perdre ma maison..... me voilà ruiné. Cette dame de la Cour avoit ses raisons, je le vois bien..... Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement; en prison, ou caution; c'est la regle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne & rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? Il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Friport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FRIPORT.

Belle demande! apparemment.... M. le Messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FRIPORT

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le Meſſager vont compter de l'argent & écrire, au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Friport; mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de temps que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames..... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger, que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avois à Londres eſt mort..... Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE (*seul*).

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au Gouvernement! Je ne ſais.... mais cette avanture me jette dans de profondes réflexions.... tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE (*appercevant* Polly *qui paſſe*).

MADEMOISELLE, un petit mot, de grace. Etes-vous cette jeune perſonne née en Ecoſſe, qui.....

POLLY.

Oui Monſieur, je ſuis aſſez jeune; je ſuis Ecoſſaiſe; & pour aimable, bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monſieur; il y a ſi long-temps que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parents, je vous prie?

POLLY.

Mon pere étoit un excellent Boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mere avoit ſervi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah! j'entends: c'eſt vous, apparemment, qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé: je me méprenois.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez, ſans doute, qui eſt votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur : c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi ; mais j'aime mieux la ſervir, que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connoiſſez pas ſa famille ?

POLLY.

Monſieur, ma maîtreſſe veut être inconnue ; elle n'a point de famille. Que me demandez-vous là ? Pourquoi ces queſtions ?

MONROSE.

Une inconnue ! ô ciel, ſi long-temps impitoyable ! s'il étoit poſſible qu'à la fin je puſſe !... mais quelles vaines chimeres ! Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre maîtreſſe ?

POLLY.

Oh, pour ſon âge, on peut le dire ; car elle eſt bien au deſſus de ſon âge : elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !.... hélas ! ce ſeroit préciſément l'âge qu'auroit ma malheureuſe Monroſe, ma chere fille, ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains aient pu careſſer dans ſon berceau. Dix-huit ans ?.....

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi je n'en ai que vingt-deux ; il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſais pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réflexions ſur ſon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue. Je ne me poſſede plus : il faut, avec votre permiſſion, que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux Gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment, est un repos mêlé de trouble & d'amertumes. De grace, Monsieur, ménagez sa foiblesse & ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être: souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriffez: attendez encore quelques moments. Les filles qui se sont évanouies, sont bien long-temps à se remettre, avant de recevoir une visite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche*).

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvements d'impatience & de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche.....

MONROSE (*ſe retournant*).

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur. Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſais qui vous êtes; mais on eſt venu me demander qui vous étiez: on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris, ſi, dans peu, on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chere Demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Friport ne ſeroit peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon..... Je ne ſais..... où j'étois..... je vous entendois à peine..... Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir ſans la voir. Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſur-tout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON (*dans le café à une table*), FRIPORT (*une pipe à la main, au milieu d'eux*).

FABRICE.

JE ſuis obligé de vous l'avouer, M. Frélon; ſi tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit eſt toujours faux: quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café paſſera pour une boutique de poiſons.

FRIPORT (*ſe retournant vers Fabrice*).

Ceci mérite qu'on y penſe, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Frélon*).

De tout le monde, entendez-vous? c'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (*à Frélon*).

Un Fripon.... entendez-vous? cela paſſe la raillerie!

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût!

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je,

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre café ; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode ; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation ! celle d'un eſpion, d'un mal-honnête homme (pardonnez, ſi je répete ce qu'on dit), & d'un mauvais Auteur !

FRELON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'Auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits : ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mlle. Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyois, je le noierois de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave Gentilhomme de là-haut, d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de ſon pays ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette Dame ſi colere, qui eſt venue ici, & avec ceux de ce Milord, qui n'y vient plus ; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT (*à Frélon*).

Seriez-vous un fripon, en effet ? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Milord.

FRIPORT.

Un Milord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe; je ne me gêne jamais, & je ſors. Mon ami, je ne ſais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoſſaiſe: je reviendrai inceſſamment, oui, je reviendrai; je veux lui parler ſérieuſement: ſerviteur.... Cette Ecoſſaiſe eſt belle & honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Milord MURRAI (*penſif & agité*); FRELON (*lui faiſant la révérence, qu'il ne regarde pas*); FABRICE (*s'éloignant par reſpect*).

Lord MURRAI (*à* Fabrice, *d'un air diſtrait*).

JE ſuis très-aiſe de vous revoir, mon brave & honnête homme: comment ſe porte cette belle & reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſéder chez vous?

FRIPORT.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu: mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés! Graces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami (*à Fabrice*), laiſſez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant* Frélon).

FRELON (*à Fabrice*).

Eh bien! tu vois qu'on t'avoit bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE (*en ſortant*).

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI (*à Frélon*).

Mon ami !

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

Lord MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecoſſe ; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Miniſtre d'Etat.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAI (*lui donnant quelques guinées*).

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien : tenez, voilà pour le bien que vous avez fait ; mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme & de Mlle. Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand-merci, Monſeigneur : tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent ; je ſuis bien plus habile que je ne croyois.

SCENE III.

Lord MURRAI, *ſeul.*

UN vieux Gentilhomme arrivé d'Ecoſſe ! Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il étoit poſſible que je puiſſe réparer les torts de mon pere ! ſi le ciel permettoit !.... Entrons. (*A* Polly, *qui ſort de la chambre de* Lindane.) Chere Polly, n'eſt-tu pas bien étonnée que j'aie paſſé tant de temps ſans venir ici ? Deux jours entiers ! je ne me le pardonnerois jamais, ſi je ne les avois employés pour la reſpectable fille de Milord Monroſe : les Miniſtres étoient à Vindſord, il a fallu y courir. Va ; le ciel t'inſpira bien, quand tu te rendis à

mes prieres, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encore; ma maîtreſſe me l'avoit tant défendu. Si je lui donnois le moindre chagrin, je mourrois de douleur. Hélas! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, & je me ſerois évanouie auſſi, ſi je n'avois pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

Lord MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fiere que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAI.

Juſte ciel! la fille de Monroſe dans la pauvreté! malheureux que je ſuis! que m'as-tu dit? combien je ſuis coupable! que je vais tout réparer! que ſon ſort changera! hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vîte, jetons-nous à ſes pieds; c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! Milord, gardez-vous-en bien; elle eſt actuellement avec un Gentilhomme ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

Lord MURRAI.

Quel eſt-il, ce vieux Gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O deſtinée! juſte ciel! pourrois-tu faire que cet homme fût ce que je deſire qu'il ſoit? Et que ſe diſoient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençoient à s'attendrir; & comme ils s'attendriſſoient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

Lady ALTON, Milord MURRAI, POLLY.

Lady ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà ſûre de votre inconſtance, de mon opprobre & de votre intrigue.

Lord MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſûre de tout. (*A part.*) Quel contre-temps effroyable!

Lady ALTON.

Monſtre! perfide!

Lord MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être; ce n'eſt pas mon caractere. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimois plus.

Lady ALTON.

Après une promeſſe de mariage, ſcélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avois; quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulois tenir ma parole.

Lady ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAI.

Votre caractere, vos emportements: je me mariois pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

Lady ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventuriere.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur & pour les graces.

Lady ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penſes.

Lord MURRAI.

Je ſais que vous êtes vindicative, envieuſe plutôt que jalouſe, emportée plutôt que tendre; mais vous ſerez forcée à reſpecter celle que j'aime.

Lady ALTON.

Allez, lâche, je connois l'objet de vos amours mieux que vous; je ſais qui elle eſt; je ſais qui eſt l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle: je ſais tout; des hommes plus puiſſants que vous ſont inſtruits de tout; & bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez mépriſée.

Lord MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi, de peur. Nous ſommes perdus.

Lord MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous; un mot.... expliquez-vous, écoutez....

Lady ALTON.

Je n'écoute point; je ne réponds rien; je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*Elle ſort.*)

SCENE

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

Que prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! O ciel ! fais que je sois toujours amoureux, jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chere Lindane & cet étranger : que veut-elle dire ? Sait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avoit fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de se taire avec vous.

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison alloient tout réparer ; la vertu m'inspiroit ; le crime s'oppose à tout ce que je tente ; il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le Ministre ; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne, parce que je l'adore.

(*Il sort.*)

POLLY (*seule*).

Voilà d'étranges aventures ! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentiments si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs; peut-être si j'avois été élevée dans le luxe & la mollesse, cette ame, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que foible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds, dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon pere, me force au silence : il est proscrit lui-même; on le cherche; je l'exposerois peut-être si je me nommois : vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement; mais je ne vous connois pas : je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée prisonniere; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot feroit peut-être la premiere consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez, quand la destinée si cruelle vous sépara de votre pere, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avois que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu, qui avez pitié de moi! toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumiere qui m'éclairent dans les ténebres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous verſez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'eſſuyant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand votre pere eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mere?

LINDANE.

J'avois dix ans quand elle mourut dans mes bras, de douleur & de miſeres, & que mon frere fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je ſuccombe! quel moment & quel ſouvenir! chere & malheureuſe épouſe! fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de déſaſtres! Reconnoîtriez-vous ce portrait?

(*Il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mere.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mere, & je ſuis ce pere infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine! Où ſuis-je? Je tombe à vos genoux! voici le premier inſtant heureux de ma vie..... O mon pere! ..... hélas! comment oſez-vous venir dans cette ville? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chere fille, vous connoiſſez toutes les infortunes de notre maiſon; vous ſavez que la maiſon des Murrai, toujours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce pré-

cipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me reſtoit un ami, qui pouvoit, par ſon crédit, me retirer de l'abîme où je ſuis, qui me l'avoit promis ; j'apprends en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix ; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encore ; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Milord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hazarde qu'un reſte de jours déjà proſcrits.

LINDANE.

Ah, mon pere !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un pere ſi malheureux.

LINDANE.

Je ſuis plus à plaindre que vous ne penſez.... Etes-vous bien réſolu à cette entrepriſe funeſte ?

MONROSE.

Réſolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pere, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui ſont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas expoſer à l'horreur de vous perdre, lorſque je vous retrouve ; ..... ayez pitié de moi ; épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriſſez ; votre voix pénetre mon cœur ; je crois entendre celle de votre mere. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous ceſſiez de vous expoſer, que vous quittiez cette ville ſi dangereuſe pour vous & pour moi..... Oui, c'en eſt fait, mon parti eſt pris. Mon pere, je renoncerai à tout pour vous ; ..... oui, à tout : ..... je ſuis prête

à vous suivre ; je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque isle affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai. C'en est fait ! partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me feroit mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, & recevez encore mes embrassements & mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chere Polly, je ne reverrai plus Milord Murrai ; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle ; vous le reverrez dans quelques minutes ; il étoit ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il étoit ici ! & il ne m'a point vue ! c'est-là le comble ! O mon malheureux pere ! que ne suis-je partie plutôt !

POLLY.

S'il n'avoit pas été interrompu par cette détestable Milady Alton.....

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver ; après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ; peut-on plus indignement se voir outrager ! Le perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Pere infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Milord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour : je ne ſais où je vais ; je ne ſais ce que je deviendrai ; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chere maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah ! Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE

Laiſſe-moi : ne me parle point de Milord. Hélas ! quand il m'aimeroit, il faudroit partir encore. Ce Gentilhomme que tu as vu avec moi.....

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Suis-moi, & ſois prête à partir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiſelle : Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monſieur, à qui je dois tant, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela ? qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; eſt-ce que vous craignez quelque choſe ? vous avez tort ; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Friport, ce vieux Gentilhomme, qui eſt de ſon pays, fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleuroit, & ce Monſieur pleuroit auſſi ; ils partent enſemble : je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie : fi ! que cela eſt ſot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle ſoit fiere, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle : je vous ferai toujours du bien. Nous nous retrouverons peut-être un jour, que ſait-on ? Ne manquez pas de m'écrire, n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnoiſſance ; & ſi jamais la fortune.....

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bien née.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez; mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de M. Friport, & qu'il perd cinq cents guinées ſi vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudroit que je fuſſe enchaînée ici, & que Milord,... & mon pere.....

FRIPORT (*à Fabrice*).

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne ſais quoi qui me touche,..... qu'elle parte ſi elle en a envie;.... il ne faut point gêner les filles; je me ſoucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourrelui encore les cinq cents autres guinées dans ſa valiſe..... Allez, Mademoiſelle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez;.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encore ma reconnoiſſance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là; vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point; je vous verrai pourtant encore une fois: je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon Gentilhomme de là-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette Demoiſelle.

SCENE II.

Lord MURRAI & ſes gens (*dans l'enfoncement*), LINDANE & les Acteurs précédents (*ſur le devant*).

Lord MURRAI (*à ſes gens*).

RESTEZ ici, vous: vous, courez à la Chancellerie; & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il ſera

fera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche, & le lit.*) Quel bonheur, d'assurer le bonheur de Lindane!

LINDANE (*à Polly*).

Hélas! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Milord-là vient toujours mal à propos; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement: mais, après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection, mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE.

Lord MURRAI.

Enfin donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas! une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux & vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parloit? vous auroit-il causé quelque chagrin? il en porteroit la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuyant ses larmes*).

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avoit aimée, n'auroit point passé trois jours sans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerois mieux mourir, que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je vous ai servie malgré vous. Si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui vouloit vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

Lord MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse; qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

Lord MURRAI (*montrant Polly*).

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissez vous-même : je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connoissez. Vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons : votre pere a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous, son fils! vous! vous osez m'aimer!

Lord MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon pere : c'est une injustice de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du pere!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds..... Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle; j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

Lord MURRAI.

Eh ! qui a pu vous inſpirer le deſſein de me fuir, de rendre tous mes ſoins inutiles ?

LINDANE.

Mon pere.

Lord MURRAI.

Votre pere ? eh où eſt-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous !

LINDANE.

Il eſt ici ; il m'emmene, c'en eſt fait.

Lord MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlevera pas. Il eſt ici, conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah ! gardez qu'il ne vous voie ; il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyois avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

Lord MURRAI.

La vôtre eſt plus cruelle : croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en ſe retournant.*) Quoi ! on n'eſt pas encore revenu ? Ciel, que le mal ſe fait rapidement, & le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher : ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre..... écartez-vous..... du moins pour quelque temps.

Lord MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer, je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE

ALLONS, ma chere fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie !..... partons.

LINDANE.

Malheureux pere d'une infortunée!.....je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE

Quoi! après m'avoir pressé vous-même de partir; après m'avoir offert de me suivre dans le désert où nous allons cacher nos disgraces, avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de temps le sentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé,.....j'en suis incapable;.....je vous suivrai;..... mais, encore une fois, attendez quelque temps, accordez cette grace à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages,...ne me refusez pas des instants précieux.

MONSOSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre pere périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé;... cependant j'avois quelque espoir:.....n'importe, vous êtes mon pere, je vous suis. Ah! malheureuse!

SCENE V.

M. FRIPORT & FABRICE *paroissent d'un coté, tandis que* MONROSE & sa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT (*à Fabrice*).

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point, j'en suis bien aise: je m'accoutumois à elle: je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyois partir avec une espece

d'inquiétude que je n'ai jamais ſentie, une eſpece de trouble, ... je ne ſais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE (*à Friport*).

Adieu, Monſieur, nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame; je n'approuve point cela: vous devriez reſter: il me vient des idées qui vous conviendront peut-être: demeurez.

SCENE VI.

Les Acteurs précédents, le Lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin, de la main de ſes gens.*

Lord MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel! qui m'avez ſecondé.

FRIPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit Milord? que cet homme me choque avec ſes graces!

MONROSE (*à ſa fille, tandis que Milord* Murrai *parle à ſon domeſtique*).

Quel eſt cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon pere, c'eſt..... ô Ciel! ayez pitié de nous!

FABRICE.

Monſieur, c'eſt Milord Murrai, le plus galant homme de la Cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi vient encore inſulter à tant de malheur! (*il tire ſon épee.*) Il aura le reſte de ma vie, ou moi la ſienne.

LINDANE.

Que faites-vous? mon pere! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſiez!

FABRICE (*ſe jetant au devant de* Monroſe).

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de ſe battre quand ils en ont envie? les volontés ſont libres, laiſſez-les faire.

Lord MURRAI (*toujours au fond du théatre, à* Monroſe).

Vous êtes le pere de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſais, je ne le déſavoue pas. Viens, fils cruel d'un pere cruel, acheve de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encore une fois.....

Lord MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le déſarmer.

(*Il tire ſon épée.*)

LINDANE (*entre les bras de* Polly).

Cruel!..... vous oſeriez!....

Lord MURRAI.

Oui, j'oſe... Pere de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de votre ennemi; (*il jette ſon épée.*) c'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre!

Lord MURRAI.

Percez mon cœur d'une main; mais de l'autre, prenez cet écrit, liſez & connoiſſez-moi.

(*Il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je! ma grace! le rétabliſſement de ma mai-

ſon ! ô Ciel ; & c'eſt à vous, c'eſt à vous, Murrai, que je dois tout ! Ah ! mon bienfaiteur ! ... (*Il veut ſe jeter à ſes pieds.*) ôtez-moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LINDANE.

Ah ! que je ſuis heureuſe ! mon amant eſt digne de moi.

Lord MURRAI.

Embraſſez-moi, mon pere.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnoître tant de généroſité ?

Lord MURRAI (*en montrant* Lindane).

Voilà ma récompenſe.

MONROSE.

Le pere & la fille ſont à vos genoux pour jamais !

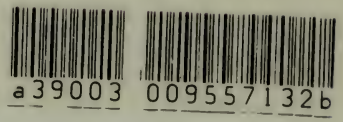
FRIPORT (*à Fabrice*).

Mon ami, je me doutois bien que cette Demoiſelle n'étoit pas faite pour moi ; mais, après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, & cela fait plaiſir.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009557132b